NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

69 Nº 8 1947

Prêtres belges tués par les gueux. 1566-1582

Édouard DE MOREAU

p. 785 - 812

https://www.nrt.be/es/articulos/pretres-belges-tues-par-les-gueux-1566-1582-2871

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

PRETRES BELGES TUES PAR LES GUEUX
1566-1582

Les premières inscriptions au martyrologe de l'Eglise de Belgique nous livrent quelques noms de saints qui, après avoir évangélisé des parties de notre pays, donnèrent glorieusement leur vie pour la foi. Retenons les plus célèbres : saint Piat, pour les régions de Tournai et de Lille, saint Victoric et saint Fuscien, pour le futur diocèse de Thérouanne. Tous trois appartiendraient à la fin du IIIe siècle et au début du IVe. Malheureusement, même pour eux, on ne sait rien des circonstances de leur martyre.

Du moyen âge nous reste la mémoire d'un certain nombre de saints personnages dont on fit alors des martyrs en raison de leur mort violente : ainsi saint Lambert, tué par ordre d'un puissant fonctionnaire franc, pour se venger du meurtre de deux de ses parents par des amis du pontife qu'ils poursuivaient de leur haine ; et sainte Dymphne de Gheel, que le roi son père fit mourir parce qu'elle refusait de l'épouser. Saint Albert de Louvain, évêque de Liège, tué en 1193, fut lui, incontestablement, un martyr des libertés ecclésiastiques.

Si des premiers siècles de notre histoire nous passons aux derniers, nous constatons avec quelque surprise que, malgré sa réunion à la France révolutionnaire, la Belgique ne compte pas alors de chrétiens certainement mis à mort pour leur foi. C'est que son annexion définitive à la République ne date que du 1er octobre 1795, à la fin de la Convention, et qu'elle échappa de la sorte à la Terreur. Sous le Directoire, environ 400 prêtres furent déportés. Aucun ne fut condamné à mort.

Entre ces deux périodes se place celle que nous allons étudier dans ces pages. En 1573 Molanus écrivait d'elle : « L'année 1566, commença une dévastation de la Belgique par les Gueux. Elle fit rage surtout en 1572... Aussi je pense qu'en cette seule année plus de Belges ont subi le martyre qu'à toutes les autres époques réunies. Mais il ne m'appartient pas de conter la très douloureuse histoire de ces temps » (1).

---

(1) Dans l'*Usuardi Martyrologium, Chronica brevissima de sanctis Belgii*, pp. 95 et 96, Anvers, 1583 (2e édit.).

Dans la suite d'autres auteurs voulurent écrire ces fastes glorieux : ainsi Verstegen (Anvers, 1587 et 1592). D'autres se contentèrent de traiter d'une partie du pays. Citons le dominicain Charles Wynckius († 1583), auteur d'un petit livre fort remarquable intitulé : *Geusianismus Flandriae occidentalis,* dont le manuscrit fut heureusement édité par l'abbé F. Van de Putte dans la Société d'Emulation de Bruges, en 1841.

Notre ambition serait de reprendre ici cette histoire : pas seulement pour une province, comme Wynckius, mais pour toute l'ancienne Belgique ou plus exactement pour les Pays-Bas méridionaux, relevant presque entièrement jusqu'en 1559 des quatre anciens diocèses de Thérouanne, Tournai, Cambrai et Liège. Et pas seulement pour l'année 1572, la plus tragique d'après Molanus, mais pour une période d'environ quinze années, de 1566 à 1582. Nous voudrions faire ce récit de façon critique, c'est-à-dire ne rien avancer que nous n'ayons contrôlé, et soumettre à un examen sérieux les relations même contemporaines. Nous arriverons ainsi à dénombrer cent vingt-cinq prêtres ou religieux mis à mort par les Gueux. Il ne sera question qu'incidemment des ecclésiastiques blessés, torturés, mais échappés à la mort, et de ceux dont les biens furent enlevés ou qui se virent forcés de fuir devant les menaces.

Il serait difficile de prouver, pour chacune des victimes, qu'elle mérite le titre de martyr. La fureur des calvinistes contre les prêtres provenait en partie des rapports que les curés envoyaient au pouvoir sur les personnes suspectes de leur paroisse et du rôle que jouaient les ecclésiastiques comme inquisiteurs ; puis, dans ces bandes de gueux, le besoin de piller se manifeste toujours comme un des plus actifs. Mais tout en cherchant à étancher leur soif de l'or, les sectaires se sentent poussés par une haine, sans doute plus brûlante encore, du catholicisme et de l'Eglise. S'ils s'attaquent de préférence aux prêtres, c'est parce qu'ils les considèrent comme leurs dénonciateurs ; ils détestent aussi, en beaucoup d'entre eux, un zèle plus ardent dans la lutte contre les nouvelles doctrines, un attachement plus entier à la foi ancestrale. Pour un bon nombre de ces victimes d'ailleurs, la confession de la foi, le refus de l'abjuration en présence de la mort ressortent de façon indubitable de témoignages bien garantis.

Les années 1566 à 1582.

En deux ou trois semaines, fin d'août et début de septembre 1566, des bandes d'iconoclastes, généralement fanatisées par des ministres calvinistes, brûlent ou pillent des centaines d'églises, surtout de Flandre et du Hainaut, y détruisent les autels et les statues.

Cependant, sauf de très rares exceptions (2), la série sanglante ne

(2) Encore ne sommes-nous pas parvenu à établir jusqu'ici de façon certaine trois meurtres perpétrés en 1566.

débute guère qu'à la fin de 1567 et en 1568, sous le gouvernement du duc d'Albe. Les meurtres se poursuivent ensuite et l'année où ils l'emportent de loin en nombre est 1572, marquée notamment par la prise de La Brielle, le premier grand succès militaire de la cause de Guillaume d'Orange. Les années 1573 à 1577 semblent plus calmes. Sous Requesens, sous Don Juan d'Autriche, l'espoir renaît d'un accord entre les provinces du sud et le Nord ; il se trouve réalisé dans la Pacification de Gand (1576). Mais le sectarisme des calvinistes, les exigences des États Généraux, l'obstination de Philippe II remettent tout en question. Farnèse, succédant à Don Juan, doit reconquérir les Pays-Bas. Dans beaucoup de villes hollandaises et flamandes dominent des régimes calvinistes. La confusion atteint son comble. Les places sont prises et reprises. L'armée espagnole et celle des États, les troupes du prince d'Orange et celles de l'archiduc Mathias et du duc d'Anjou razzient le pays. De 1578 à 1582, et particulièrement la première de ces années, un bon nombre de prêtres ou de religieux sont condamnés à mort par des administrations communales, que dominent des calvinistes, ou tués par des armées de gueux qui s'emparent de localités. Avec 1582 ces assassinats cessent presque complètement. Nous n'en avons plus découvert que deux à une date postérieure, en 1587.

Meurtres isolés de prêtres de paroisses. Le projet d'invasion de la Flandre (1567-1568).

Il s'agit généralement de prêtres de paroisses rurales, curés surtout et parfois vicaires (*sacellani*). Leurs presbytères isolés à la campagne se trouvaient particulièrement exposés aux incursions de bandes pillardes, ou gueux des bois. Tous les prêtres tués dans ce que nous appellerons la première série, de la fin de décembre 1567 à Pâques 1568, appartiennent à la Flandre maritime, une des régions où le calvinisme se répandit le plus vite et le plus intensément, grâce surtout à ses communications faciles avec les sectaires des Pays-Bas réfugiés en Angleterre et y ayant formé des communautés à Londres, à Nordwich, à Sandwich. Précisément à cette époque on signale la descente sur le continent de quelques centaines de ces fugitifs, en vue de réaliser le projet, conçu en Angleterre, d'un envahissement de la Flandre qu'ils auraient exécuté d'accord avec les huguenots français. D'après le plan, il fallait commencer par assassiner les prêtres et incendier les églises. Malgré toute la vigilance du gouverneur de Lille, le baron de Rassenghien, le programme concerté en Angleterre reçut au moins un commencement d'exécution, déjà assez terrible. Mais, abandonnés à eux-mêmes, escomptant en vain des renforts français, les fugitifs devaient nécessairement tomber tôt ou tard entre les mains de la justice ou disparaître de la région.

Le 22 novembre 1567, une bande de sectaires, ayant à leur tête Jacques de Huele, originaire de Bruges, qui venait de rentrer d'Angleterre, envahit la maison du curé de Houtkerque (3), Théodoric, âgé de 68 ans. Son corps est percé un peu partout à la pointe des épées ; on lui coupe presque toute l'oreille droite ; on le dépouille de ses vêtements sauf de sa chemise. Sur la menace de se voir amputer l'autre oreille, le curé indique aux pillards l'endroit où se trouve son argent. Ils lui enlèvent 240 florins, puis disparaissent. Mais un mois plus tard, le 31 décembre, eux ou d'autres bandits se présentent de nouveau dans le village. Après avoir cherché en vain le pasteur dans la tour de son église et chez son vicaire, ils forcent celui-ci à les accompagner au presbytère. Mais le curé s'est barricadé et, avant qu'ils aient pu entrer par une fenêtre, il se jette dans une fosse proche de la maison. Les assassins l'y rejoignent, l'accablent de coups, lui rompent bras et jambes, lui percent le dos et lui fendent le crâne d'où jaillit la cervelle. Ils le laissent mourant et couvert de 21 blessures. A une enfant qui arrivait alors le curé lance ces paroles : « Chère petite fille, je meurs ». Comme il ne cessait de répéter le mot : *Biechte,* sa servante alla chercher le vicaire. Quand le vicaire se présenta, Theodoric avait expiré. Le 2 janvier 1568, le pensionnaire du territoire de Bergues, accompagné du doyen de Poperinghe, vint reconnaître le cadavre et enquêter sur les faits (4).

Le 28 novembre 1567, en pleine nuit, quelques sectaires s'étaient présentés de même chez le curé d'Oostcapel, dans la châtellenie de Berghes, Henri Turc. Ils l'arrachèrent à sa maison, le conduisirent dans un bois voisin et le pendirent à un arbre. La corde s'étant rompue, ils recommencèrent l'opération, mais ce fut la branche cette fois qui cassa. Ils le ramenèrent chez lui et, près de sa maison, lui coupèrent les deux oreilles. On allait également l'émasculer, lorsque ses objurgations énergiques touchèrent l'un des malfaiteurs, plus humain. Il convainquit ses compagnons de renoncer à cette barbarie. Le curé échappa à la mort (5).

Un massacre, sur lequel nous sommes particulièrement bien documenté, est celui des prêtres de Reninghelst (6). Tout se passa le 12 janvier 1568. Le jeudi suivant, à Ypres, le procès-verbal de cette affreuse journée était rédigé sous la dictée d'un témoin oculaire, le curé de Dranoutre, qui, lui, échappa providentiellement à la

(3) Nord, arr. Hazebrouck, France.

(4) Le récit le plus circonstancié est celui du contemporain Wynckius, *op. cit.*, pp. 26-29, lequel paraît s'être servi de sources sûres pour composer ses relations. Voir en outre Ed. De Coussemaker, *Troubles religieux du XVIe siècle dans la Flandre maritime (1560-1570)*, t. III, p. 32, Bruges, 1876.

(5) Wynckius, *op. cit.*, p. 33 et lettre des bailli, vicomte, etc., de la châtellenie de Bergues à Marguerite de Parme, dans Coussemaker, *op. cit.*, t. III, p. 132.

(6) Arr. d'Ypres.

mort (7). A l'aurore, cinq à six individus pénétrèrent dans l'église de Reninghelst et se mirent à y briser, déchirer ou brûler tableaux, livres et ornements. Cependant d'autres malfaiteurs avaient envahi la maison du curé, Josse Hughesone, prêtre remarquable par l'intégrité de sa vie et ses connaissances littéraires. Il achevait ses heures et allait célébrer la messe. Avec son vicaire et un autre prêtre il dut accompagner la bande menée encore par Jacques de Huele et par un prédicant, Jean Michiels. On se rendit d'abord au village voisin de Locre, puis à Dranoutre, où les brigands, après avoir brûlé les livres du curé, l'amenèrent au cimetière et à l'église. Là se trouvaient déjà ses trois confrères arrêtés à Reninghelst. Au nombre de 26 environ, les sectaires jetèrent au feu le crucifix, des ornements sacerdotaux et le saint sacrement en se « mocquant et disant : Voyez quel miracle votre Dieu scait faire ! ». Quant au ciboire, aux calices et à d'autres objets du culte, ils les emportèrent. Les étapes suivantes furent Kemmel, Neuve-Eglise et Nieppe, dont les églises subirent un sort semblable à celui des églises visitées auparavant. Pendant cette randonnée sinistre, seul un jeune homme avait tenté de s'opposer aux pillards ; il fut « battu d'ung hacquebuse ». A Nieppe, après un conseil d'une demi-heure, Huele et Jean Michiels signifièrent aux prêtres prisonniers leur condamnation à mort. Ils étaient, prétendait-on, responsables de l'arrestation de beaucoup de leurs gens. Au curé de Dranoutre, qui avait dû les accompagner, on ne put reprocher que d'être serviteur des idoles. Huit des sectaires, ayant conduit les ecclésiastiques dans une vallée voisine, exécutèrent le curé et les deux autres prêtres de Reninghelst à coups de sabre, de dague et d'hallebarde. Puis les cadavres furent jetés dans une fosse. Un des meurtriers, cependant des plus farouches, Hans Camerlinck, ordonna de laisser le curé de Dranoutre en vie. Le 18 janvier une lettre du magistrat de Reninghelst annonça à l'évêque d'Ypres que les trois cadavres avaient été trouvés dans un ruisseau.

L'assassinat du curé d'Hondschoote (8), le 27 janvier 1568, jeta le plus de terreur dans le pays, car il fut commis le matin et dans une ville. Le projet avait été concerté la veille et les rôles distribués entre les complices. Quand arrivèrent les assassins, Martin Necronius, le curé, se trouvait à l'église comme son vicaire, le premier disant son bréviaire, l'autre se chauffant à un poële. Martin tenta de s'enfuir ; mais un des sectaires le frappa à la poitrine en criant : « Hola ! ghij, pape, ghij moet hier blijven ». Puis d'un coup de pistolet il l'abattit. Le vicaire s'étant précipité pour relever le pasteur fut jeté par terre de la même façon. Bientôt une lutte violente s'engagea entre lui et un des malfaiteurs. Le curé, percé de 88 blessures, et

(7) Cette pièce et les autres documents de cet assassinat se trouvent reproduits dans Coussemaker, t. I, pp. 209-227 et, de plus, pp. 172-174.
(8) Nord, arr. Dunkerque.

son auxiliaire, lui aussi fort maltraité, furent abandonnés à demi-morts dans le lieu saint. Le vicaire parvint à se rétablir. Le curé survécut encore un jour et demi et put se confesser. Peu de jours auparavant, il avait prévenu son confrère du danger que couraient les prêtres de la région et l'avait exhorté à souffrir avec courage, si Dieu le voulait, en esprit d'expiation (9).

En sortant d'Hondschoote, Camerlynck et sa bande poussèrent jusqu'à Rexpoede (10). François de la Fosse, le vieux curé, célébrait la messe. Ils l'ajustent à l'autel avec un mousquet dont la balle lui traverse le corps et l'achèvent d'un coup de hallebarde. Ils massacrent de même son vicaire et son sacristain (11).

Le meurtre du curé de Rubrouck (Nord, arr. Hazebrouck) et de son chapelain ne nous est guère connu que par le récit de Wynckius (12). Le soir du vendredi saint (13), une bande de gueux des bois arriva à Rubrouck et gagna le presbytère. La servante, sous la menace de mort, dut leur fournir des chandelles et des haches. Avec ces instruments ils forcèrent les armoires, dérobèrent ce qui s'y trouvait et brûlèrent les livres.

Cependant le curé, Antoine Van der Clyte, se promenait dans la partie antérieure de son église et parlait avec son chapelain, revenu du doyenné de Cassel avec les saintes huiles renouvelées. Tandis que se poursuivait le pillage de sa maison, quelques-uns des brigands allèrent l'arrêter et le garrotter. Ils le ramenèrent chez lui avec le vicaire. Dans la troupe de gueux se trouvait cette fois un homme de la paroisse. Van der Cleyte essaya vainement de le fléchir. Le curé fut accusé, nous dit Wynckius, de rester tenacement fidèle à l'impiété, de continuer à entendre les confessions et d'avoir séduit un grand nombre par les prestiges de sa fausse doctrine. Ces crimes méritaient la mort.

Les faits racontés jusqu'ici reposent sans doute en bonne partie sur le témoignage de la servante du curé de Rubrouck. Pour le meurtre lui-même, on ne dispose d'aucun renseignement.

Des paroissiens prévenus de ce qui se passait à l'église y accoururent. Ils ne purent y pénétrer qu'en forçant les portes, les assassins les ayant fermées et ayant emporté les clefs. Ils s'appliquèrent aussitôt à éteindre l'incendie qui menaçait de consumer tout l'édifice.

---

(9) Wynckius, *op. cit.*, pp. 34-37. Coussemaker, *op. cit.*, t. IV, pp. 25-28, 103-112.

(10) Nord, arr. Dunkerque, France.

(11) Wynckius, *op. cit.*, pp. 37-38. Coussemaker, *op. cit.*, t. III, pp. 35, 230-232.

(12) *Op. cit.*, pp. 38-40.

(13) Coussemaker, *op. cit.*, t. II, p. 19, se trompe en traduisant *Paresceves* par jour de Pâques. C'est le vendredi saint. Le meurtre eut lieu la nuit suivante. Les traductions de cet auteur doivent toujours être revues. Il suffit, pour s'en convaincre, de poursuivre la lecture de la traduction de ces pages de Wynckius.

Les ténèbres étaient si denses qu'ils n'osèrent pas se mettre avant le jour à la recherche de leurs prêtres. Au matin du samedi saint ils retrouvèrent leurs cadavres non loin du temple, dans un puits profond. L'examen du corps du curé ne releva aucune blessure. Il avait dû être étranglé au moyen d'une corde puis précipité dans le puits. Le chapelain, lui, avait reçu plusieurs coups à la tête ; on lui avait fracassé le crâne et transpercé la cervelle. « Le *sacellanus* était plus âgé que son curé. Une sainte émulation de piété existait, nous dit-on, entre eux. Ils se valaient en continence et intégrité de vie. Leur sépulture se fit honorablement dans la chapelle de la Vierge de l'église de Rubrouck ».

Un certain nombre des meurtriers des prêtres de la Flandre maritime furent arrêtés. Ainsi Jean Camerlinck, qui semble avoir dépassé tous les autres en scélératesse. Il fut condamné, le 26 novembre 1568, à un supplice terrible : on lui coupa d'abord les oreilles ; on le traîna ensuite sur une claie par les rues et autour de la place d'Ypres ; on lui appliqua sur six différentes parties du corps des fers rougis ; on l'attacha ensuite avec des chaînes à un poteau sur l'échafaud au milieu d'un bûcher où il fut brûlé vif ([14]).

Autres meurtres isolés de prêtres de paroisse (1570-1582).

Nous réunissons ici un certain nombre d'ecclésiastiques séculiers tués en général dans leur maison par les gueux, à différentes dates. Sur ces meurtres, qui ne paraissent pas se rattacher entre eux comme ceux étudiés au paragraphe précédent, nous possédons en général beaucoup moins de renseignements. Il faut mettre à part l'émouvant assassinat du curé de Herzeele, entre Bergues et Cassel.

Jacques Slupper, âgé de 80 ans et 2 mois, restait valide et tout à fait sain d'esprit. Cependant il avait reçu un coadjuteur en la personne de Jean Vierendeel. Slupper avait jadis été marié et son fils, qui portait le même prénom que lui et devint également prêtre, se fit remarquer comme humaniste ([15]). Dans un de ses poèmes, il raconte brièvement le meurtre de son père et l'attribue, comme ceux des curés de la Flandre maritime que nous connaissons déjà, à des réfugiés des Pays-Bas, revenus de Nordwich et de Sandwich.

Le 20 juin 1570, à dix heures du soir, des brigands se présentèrent à la cure. Le récit de Wynckius met spécialement en relief qu'ils se sentirent attirés par la fortune de Slupper, « riche jusqu'aux oreilles », prétendait-on dans le pays ([16]). L'octogénaire, qui revenait de

(14) Wynckius, *Geusianismus*, p. 61 ; Coussemaker, *op. cit.*, t. II, pp. 42-44. Pour un autre grand coupable, Pierre Waels, voir ce dernier ouvrage, t. II, pp. 223-228.

(15) Voir la notice sur Jacques Sluperius fils (par A. Roersch), dans la *Biogr. nat.*, t. XXII, col. 704-708.

(16) Voir Wynckius, *op. cit.*, pp. 41-42 ; Coussemaker, *op. cit.*, t. III,

Hondschoote, s'était mis au lit. Au bruit qu'il entendit, il se leva et se trouva bientôt en présence de deux individus qu'il prit pour des soldats. Ceux-ci passaient pour fort hostiles aux personnes riches et aux curés. Slupper les admonesta fortement. Mis en fureur, les brigands l'entraînèrent alors dans la partie antérieure de la maison, le jetèrent par terre et, avec menaces, lui réclamèrent son argent. Puis ils donnèrent un coup de sifflet pour appeler leurs compagnons qui pénétrèrent dans la pièce au nombre d'environ 14. Le vieillard dut bien leur indiquer l'endroit où il serrait sa fortune. Mais ils prétendirent que ce n'était pas tout et commencèrent les tortures. De la paille qu'ils trouvèrent ils firent une torche et, après l'avoir allumée d'un coup de pistolet, ils se mirent à la promener sur le malheureux curé, à demi-nu. Ainsi les brûlures se multiplièrent sur tout son pauvre corps. Ils comprimèrent aussi sa tête au moyen d'un fer à gaufres. Le vieillard, « calme, juste et pieux », pour reprendre les expressions de son fils, invoquait Jésus et Marie au milieu de ses tortures.

Deux au moins des assassins de Herzeele, Antoine et Ogier Patout, furent saisis et périrent par le feu.

Nous nous contenterons d'énumérer les autres prêtres séculiers isolés dont nous avons relevé le meurtre de 1570 à 1582 : le curé de Richebourg, Jean Martin (juin 1570) ([17]) ; le chapelain de Loo-Ten-Hulle (Fl. orient., arr. Gand ; 26 sept. 1571) ([18]) ; le curé de Tourcoing, Pierre Famelart, assassiné à Watrelos (début de décembre 1571) ([19]) ; le curé d'Eecloo, Mathias Passiaen, emporté, le 30 juin 1572, à Flessingue, par une troupe d'environ 400 gueux de mer, puis cruellement torturé et pendu, à La Brielle, le 6 juillet ([20]) ; le curé de Hansbeke (Fl. orient., arr. Gand ; 11 mars 1573) ([21]) ; le curé de Deulemont (Nord, arr. Lille ; janvier 1575) et ceux de Poucques (arr. Gand) et de Wytschaete (arr. Ypres), en février 1575 ; celui de Cuerne (Fl. occid., arr. Courtrai), à une date inconnue en 1575 ([22]) ; un chapelain de Mouscron, Antoine Gérard, blessé par des gueux dans l'église de Blandain et mort peu après à Tournai (1581) ; enfin le curé de Moen (Fl. occid., arr. Courtrai), Noël Laveye, blessé aussi d'un coup de feu tiré sur lui dans son église, puis emmené par les

---

pp. 36-39, qui traduit notamment le passage du poème de Jacques où il est question de son père. Cfr *ibidem*, t. IV, p. 23.

(17) Richebourg, Pas-de-Calais, arr. Béthune. Voir Wynckius, *op. cit.*, p. 43.

(18) B. De Jonghe, *Ghendtsche Geschiedenissen (1566-1585)*, t. I, p. 179, Gand, 1752.

(19) Ch. Roussel Defontaine, *Hist. de Tourcoing*, pp. 122-125, Lille, 1855.

(20) Chronique de Ph. De Kempenaere, édit. Ph. Blommaert, Gand, 1839, p. 107 ; Wynckius, *Geusianismus*, p. 76 ; E. Neelemans, *Geschiedenis der stad Eecloo*, pp. 55 et 56, Eecloo-Gand, 1859.

(21) De Jonghe, *op. cit.*, p. 210.

(22) Wynckius, *op. cit.*, p. 97.

gueux ; il succomba entre Aelbeke et Mouscron et fut enterré dans cette dernière localité ([23]).

Des chanoines prémontrés desservaient un bon nombre de paroisses. Cet ordre eut à déplorer en Belgique seule la perte d'au moins six de ses curés. Deux d'entre eux appartenaient à l'abbaye de Tongerloo, à savoir : Pierre Janssens, curé de Haren, près de Bruxelles (1572) et Henri Bosch, curé de Nispen-Roozendaal (Noord-Brabant, Pays-Bas, 1577) ; deux autres avaient fait profession à Averbode : Wauthier-Schruyssens, curé de Sutendael (arr. Hasselt, 1577) et Engelbert Beets, curé de Rummen (arr. Louvain) (1580) ; enfin on mentionne encore A. De Berges, curé de Vorst (arr. de Turnhout) et A. Vasseur, curé de Petit-Zundert, dans le Noord-Brabant, près de la frontière belge ([24]).

Au premier de ces norbertins, Pierre Janssen, le chanoine Wichmans consacra en 1625 un tout petit livre, intitulé : *Rosa candida et rubicunda, id est V. Petrus Calmphoutanus* (Anvers). On trouve malheureusement dans ces cinquante pages beaucoup de textes de l'Ecriture et des saints Pères et des développements oratoires, mais peu de détails positifs sur le héros. Ayant rencontré, dans l'obituaire de Tongerloo la mention de la mort violente de Pierre de Calmpthout, Wichmans se mit à faire des recherches. Des « témoins de première autorité » lui apprirent que son confrère avait été tué par les gueux en confessant la foi. Déjà, ajoute-t-il, de-ci de-là on expose son image et on l'honore publiquement. L'historien parvint à établir que Pierre était né à Calmpthout de parents qui dépendaient de l'abbaye de Tongerloo. Il y entra en 1556. Ordonné prêtre en 1561, il remplit quelque temps dans son ordre la fonction de circateur, puis fut envoyé comme curé à Haren où il resta jusqu'à sa mort. La nuit du 16 avril 1572, des Gueux envahirent sa cure et le forcèrent à se lever. Ils enfermèrent dans l'office, après les avoir garrottés, le vicaire et une parente du curé, nommée Elisabeth, qui vaquait au soin de son ménage. Ce fut elle qui, dans la suite, donna le plus de détails sur cette nuit tragique. Du curé les brigands exigèrent qu'il livrât tout son argent, sous peine de mort. Il répondit que, pauvre, il ne possédait rien et ne pouvait rien donner. Alors ils le jetèrent à terre et lui coupèrent l'oreille droite et le nez. Ici Wichmans remarque avec beaucoup de raison que les Gueux infligèrent souvent aux ecclésiastiques le supplice de leur couper les oreilles.

On nous affirme qu'ensuite les sectaires promirent à Pierre de lui laisser la vie s'il reniait sa foi. Il répondit qu'il voulait vivre dans

(23) A. M. Coulon, *Histoire de Mouscron*, t. II, pp. 563 suiv., Courtrai, 1891 (Rapport conservé aux Archives de la ville de Courtrai).

(24) C. Juten, *Vermoord of om het geloofd gemarteld*, dans *Taxandria, tijdschrift van Noordbrabantsch geschiedenis en volkskunde*, t. XXXI, 1924, pp. 159-160 ; Janssen, *La Belgique norbertine*, p. 401. Voir de plus l'ouvrage cité dans la suite du texte sur Pierre de Calmpthout, pp. 27 et 28.

la croyance reçue de ses parents et gardée intacte jusqu'alors. Sa servante affirmait lui avoir souvent entendu citer les vers suivants de Prudence :

Extorque si potes fidem,
Tormenta, carcer, ungulae
Stridensque flammis lamina
Atque ipsa poenarum ultima ;
Mors christianis ludus est.

Les barbares frappèrent violemment le cou du curé au moyen d'une hache fort aiguisée trouvée sur place. Ils se sauvèrent ensuite, laissant le corps ensanglanté et emportèrent tout ce qu'ils avaient trouvé d'un peu précieux au presbytère.

Religieux tués en dehors des villes.

Avant d'entamer le récit des massacres collectifs dont furent victimes un grand nombre de religieux et de prêtres séculiers à La Brielle, à Audenarde, à Alkmaar, à Ruremonde, à Bruges, à Gand, à Malines, à Alost et ailleurs encore, nous grouperons ici le nom de religieux isolés tués en des circonstances diverses, et en dehors des centres urbains.

Parmi les plus fanatiques et les plus cruels lieutenants du prince d'Orange, on cite Guillaume de Lamarck, seigneur de Lummen. Au cours d'une campagne de 1568 au pays de Liège, où furent pillées des villes, saccagées et brûlées des églises et des abbayes, arrêtés, rançonnés, maltraités des chanoines et des moines, le 29 octobre, ce chef des gueux vit une barque publique qui assurait le transport des voyageurs entre Liège et Huy et remontait alors la Meuse. Il la fit accoster et ordonna la livraison de tous les passagers au service du duc d'Albe avec leurs bagages. On lui répondit qu'il n'y en avait aucun. Lummen aperçut alors un prêtre dans la barque. C'était un moine de Gembloux, Dom Jean Tichon. Il le força à descendre à terre, fit percer sa manche d'un licol et commanda de le lier à la croupe de son cheval. Suivant comme il pouvait le trot de celui-ci, pendant au moins quatre lieues, le malheureux arriva enfin à Seraing, dans le château du comte. Il y resta quelque temps prisonnier. Un jour, ce seigneur barbare le fit attacher à un arbre et tuer à coups d'arquebuse ([25]).

L'armée d'Orange vint rejoindre celle de Lummen au début de novembre. En vain tenta-t-elle de s'emparer de Liège. Au cours de sa retraite, elle incendia le monastère des cisterciens de Boneffe, dans le Namurois. Le frère convers, Paul Lamps, originaire de Malines,

(25) B. Lefebvre, *Un martyr de l'abbaye de Gembloux, Dom Jean Tichon,* dans la *Revue bénédictine,* t. XXXIV, 1922, pp. 209-223. Sur Lummen, voir l'étude très complète de E. Poncelet, dans le *Bulletin de la Commission royale d'histoire,* t. C, 1936, pp. 5-91.

qui fuyait son abbaye en flammes, fut arrêté par une troupe de soldats qui le supplicièrent et le mirent à mort à Ramillies ([26]).

En 1580, Boneffe offrait encore au ciel une autre victime : moine cette fois, originaire de Mazy (arr. Namur), Baudouin Fastrade. Les gueux s'étant emparés de lui, le précipitèrent dans la Meuse. Dix jours plus tard on retrouva son cadavre ([27]).

A ces deux religieux, l'un de l'ordre de saint Benoît, l'autre de saint Robert, nous devons encore ajouter six Frères Mineurs. Deux seulement, célèbres par leur éloquence, nous sont connus par leur nom : Jean Lamy (18 ou 19 juin 1569) et Jean Puteanus (3 août 1579) ([28]).

Les campagnes de Farnèse le rendirent maître de la Frise, de la Gueldre, du Brabant et de la Flandre. La chute d'Anvers en 1587 marque l'apogée de sa carrière militaire aux Pays-Bas. Cependant la guerre entre l'Espagne et les Provinces Unies durera encore jusqu'au traité de Munster (1648), interrompue à partir de 1609 par la Trève de douze ans. On signale encore à diverses reprises pendant cette période des exploits de bandes calvinistes dans les pays reconquis. Dans la seconde moitié de janvier 1587, un ermite de Saint-Augustin de Gand, Gérard De Riddere, se rendant à l'université de Louvain pour ses études, en compagnie d'un frère convers du même couvent, Henri Seghers, fut attaqué dans la forêt de Soignes par une bande de gueux. D'après les renseignements incontrôlables que nous possédons, on voulut les forcer à abjurer. Toujours est-il qu'en février on retrouva les cadavres des deux religieux et que, par les soins du vice-pasteur de Duisbourg, il furent enterrés dans cette église où se lit encore une inscription datant de 1900, mais sans aucun doute copiée de la dalle primitive. D'après elle, Gérard était né à Gand en 1565 et Henri en 1556. Le meurtre aurait eu lieu le 23 janvier 1587 dans la ferme de Terschueren ([29]).

L'année 1572. Massacres collectifs. Les martyrs de Gorcum.

Parmi les victimes des gueux aux Pays-Bas, seuls les martyrs de Gorcum ont été canonisés par l'Eglise. Le 29 juin 1867, Pie IX proclamait saints onze Frères Mineurs de l'Observance, un dominicain, un chanoine régulier de Saint-Augustin, deux prémontrés et quatre

(26) Lefebvre, étude citée plus haut, p. 218 ; Berlière, *Monasticon belge*, t. I, p. 68.

(27) J. M. Canivez, *L'ordre de Cîteaux en Belgique*, p. 335, Forges-lez-Chimay, 1926.

(28) A. Van Loo, *De levens der heylige van Nederlant*, t. I, p. 457, Gand, 1705 ; Wadding, etc., *Annales Minorum*, t. XX, p. 218, Rome, 1794 ; t. XXI, p. 162 ; F. J. E. Raymackers, *Het kerkelijk en liefdadig Diest*, p. 291, Louvain, 1870.

(29) G. Maigretius, *Martyrographia Augustiniana*, pp. 110-114, Anvers, 1625.

prêtres séculiers mis à mort par les gueux de mer à La Brielle, en Hollande méridionale, à cinq ou six lieues au sud de La Haye, le 9 juillet 1572. Nous ne ferons que résumer ici cette longue tragédie qui est bien connue et nous nous attacherons un peu davantage à la mémoire des martyrs originaires de nos régions ([30]).

A La Brielle, nous retrouvons le farouche comte de la Marck, Lummen. Les gueux de mer s'étaient emparés de cette ville le 1er avril et l'avaient placée sous la souveraineté du Prince d'Orange. Le sac des églises et du monastère de Sainte-Elisabeth fut suivi du massacre d'un religieux, de quatre prêtres séculiers, dont le curé d'Eecloo déjà mentionné plus haut, et d'un chanoine.

Le 25 juin la flotille des gueux, commandée cette fois par Martin Brant, paraissait en vue de Gorcum, qui se rendit le surlendemain après une résistance héroïque du commandant de la place, Gaspard Turck. Des prêtres et des religieux réfugiés à la citadelle sont aussitôt fouillés et maltraités. Ils passeront à Gorcum, avant d'être conduits à La Brielle pour y subir la mort sanglante, une douloureuse semaine de captivité, pendant laquelle notamment un des curés et le gardien des franciscains seront horriblement torturés et tous soumis à d'innombrables avanies.

Cependant Jean d'Omal, un des chefs des gueux, ancien chanoine de Saint-Lambert de Liège, se décida, d'accord avec Brant, à transporter les prisonniers à La Brielle. Le trajet se fit en barque, de la nuit du 5 juillet au matin du 7. Lummen prévenu vint accueillir le convoi au débarcadère. Copieusement insultés par ce tyran, les malheureux ecclésiastiques durent ensuite faire plusieurs fois le tour de la potence, s'agenouiller, chanter des cantiques, comme en une cérémonie liturgique. Pour rendre plus frappante leur entrée en ville, fut organisée une procession dérisoire. Il fallut encore chanter, cette fois le *Te Deum*. Lummen suivait, frappant tantôt l'un tantôt l'autre, de son bâton, comme on l'eût fait pour un troupeau de bestiaux. Aux injures et aux coups des soldats se joignaient ceux de la foule massée dans les rues. Sur la place du Marché les martyrs restèrent encore longtemps exposés aux opprobres.

Conduits dans la prison de La Brielle, les captifs de Gorcum ne

(30) Il existe plusieurs ouvrages anciens et modernes sur les martyrs de Gorcum. Parmi les sources, les deux principales sont l'*Historia martyrum Gorcomensium* publiée à Douai en 1603 par Guillaume Van Esdt (*Estius*), originaire de Gorcum, professeur aux universités de Louvain et de Douai. Ce récit repose en bonne partie sur des relations de témoins oculaires et compagnons des martyrs. On peut consulter aussi les *Rythmi flandrici* de Pontus Heuterus (édit. de J. W. L. Smit, dans le *Katholiek*, t. XLIX, 1866, pp. 41-58), qui partagea la captivité des futurs martyrs mais n'eut pas le courage de les suivre dans la mort. Comme biographie récente nous ne citerons que celle de Hubert Meuffels C. M., dans *Les Saints*, Paris, 1908. Il nous a été donné d'utiliser encore une autre étude très développée que M. l'abbé Meerbergen fera paraître dans *Saints de nos provinces*.

devaient plus y demeurer longtemps. Ils furent d'abord soumis à deux interrogatoires au cours desquels la plupart confessèrent magnifiquement leur foi. Pendant la nuit du 8 au 9 juillet, malgré l'ordre formel du prince d'Orange de ne pas inquiéter les prêtres et les religieux, Lummen ordonna de les conduire en dehors de la ville, pour les mettre à mort. On fit choix d'une grange du monastère de Sainte-Elisabeth incendié lors de l'entrée des Gueux à La Brielle. Dépouillés de presque tous leurs vêtements, les confesseurs furent pendus, quinze à une grande poutre, trois à une petite, et un, faute de place, aux chevrons supérieurs d'une échelle. Malheureusement, deux des prisonniers amenés avec eux, un jeune novice franciscain de 18 ans, Henri, et un Père du même couvent, Guillaume, religieux d'ailleurs peu exemplaire, renièrent leur foi dans la grange même où l'on était en train de pendre leurs compagnons de souffrances. La sinistre besogne achevée, Jean d'Omal et sa bande allèrent se reposer puis revinrent vers dix heures du matin près des cadavres. Ils s'acharnèrent sur ces corps, les tailladèrent de leurs glaives, leur coupèrent des membres qu'ils fixèrent à leur lance, à leur ceinture ou à leur chapeau et promenèrent ainsi par la ville. Le cadavre d'une des victimes, plus corpulente, avait été ouvert, puis vidé, comme un porc, enfin étendu sur une petite échelle.

Parmi les martyrs de Gorcum, plusieurs, ainsi Léonard Vechel, curé principal de la ville, Nicolas Pieck, gardien des franciscains, et son religieux, Nicaise de Heeze, avaient fait leurs études à l'université de Louvain. Nous ne nous arrêterons ici qu'aux victimes appartenant par leur origine ou une partie de leur carrière à l'ancienne Belgique, telle que nous l'avons délimitée plus haut. Elles sont au nombre de sept, deux prêtres séculiers, trois Frères Mineurs et deux norbertins. Un des moins connus de ceux-là est André Wouters. Aux archives de Sainte-Gudule de Bruxelles un manuscrit l'appelle *capellanus*. Peut-être jouit-il d'une prébende à la collégiale pendant ses études universitaires à Louvain. Au moment de son arrestation, il desservait la paroisse de Hainenoorde, près de Dordrecht. Par son martyre il racheta une vie qui n'avait pas toujours été exemplaire ([31]).

Des trois franciscains, François de Roye ou de Bruxelles, appartenait à la classe aisée et était né en 1548. L'église de Saint-Nicolas lui a élevé un bel autel avec une châsse. Godefroid Coart provenait d'une famille de cultivateurs de Melveren, près de Saint-Trond, et y était né vers 1512. Confesseur et sacristain à Gorcum, il possédait, paraît-il, des talents de peintre et d'enlumineur ([32]). Dans la grange de La Brielle il répétait sans cesse la prière du Sauveur en croix : « Seigneur, pardonnez-leur car ils ne savent ce qu'ils font ». De Pier-

(31) D'après Meerbergen et Meuffels, *op. cit.*, pp. 127-128.
(32) D'après Meerbergen.

re Van der Slagmolen, l'église d'Assche, son village natal, conserve une statue et un vitrail qui lui est consacré. Sa fête se célèbre dans une chapelle élevée en son honneur à Ten Berg ([33]). Sur les trois autres nous disposons heureusement de plus de données.

Voici d'abord le second curé de Gorcum, Nicolas Janssen, surnommé Poppel. Né vers 1532 en cette dernière localité ou à Weelde, toutes deux situées non loin de Turnhout, il arriva, âgé de 26 ans à Gorcum, d'abord comme chapelain, puis comme coadjuteur de Vechel. On l'appelait « Slaafken » par allusion au travail intense qu'il fournissait. Ce surnom ne lui déplaisait pas, car, disait-il : « Celui-là sert bien qui sert son prochain en Dieu ». Après sept années de ministère, le désir d'une vie plus parfaite lui fit souhaiter sa réception dans la Compagnie de Jésus et il ne renonça à ses projets que sur les instances de Vechel et d'un pieux chanoine. On le représente portant l'ostensoir à cause de son culte spécial pour la sainte Eucharistie. Peu avant l'arrivée des pirates, on le vit, revêtu de sa plus belle soutane, pénétrer dans l'église principale de Gorcum pour y célébrer la messe. A quelqu'un qui s'en étonnait, il répondit : « En effet, mon ami... puissé-je donner ma vie pour ma foi ». Il passa avec beaucoup d'héroïsme par toutes les souffrances de la captivité et de la mort ([34]).

Dans la prison de La Brielle, deux norbertins, le curé et le vicaire de Mouster, près de La Haye, avaient été adjoints aux captifs amenés de Gorcum. Personnalité séduisante que celle de Jacques de la Coupe, né en 1542 à Audenarde d'un père originaire de Lessines, et entré jeune à l'abbaye de Middelbourg. Vif d'esprit, de dehors agréables, il semble avoir, dans sa jeunesse religieuse, reçu trop d'éloges et les avoir humés avec trop de plaisir. Peu à peu ses manières de parler choquèrent les religieux clairvoyants. Hélas, le 22 août 1566, quand les iconoclastes envahirent et saccagèrent l'abbaye de Middelbourg, Jacques et deux de ses confrères renièrent leur foi. Le jeune chanoine plein d'espérance se fit même pasteur protestant. Mais quelques mois plus tard, l'enfant prodigue revenait à la maison paternelle. Après cinq ans de pénitence à l'abbaye de Mariënwaard, il fut envoyé comme vicaire à Mouster.

En juillet 1572, les pirates prenaient d'assaut le presbytère de cette localité, emmenant avec eux le curé, Adrien d'Hilvarenbeek, également chanoine de Middelbourg, et Jacques de la Coupe lui-même. Comme on voulait forcer celui-ci à apostasier de nouveau, il répondit : « Renier ma foi, Seigneur ! Jamais, sachez-le ! — Alors il te faudra mourir. — Mourir ?... Ah non ! je vivrai. — Ta vie n'est-elle pas entre nos mains ? — La vie du corps oui ; la vie de l'âme,

(33) D'après Meerbergen.

(34) C. R., *De H. Nicolas Poppel, een der negentien martelaren van Gorcum*, Diest, 1905. Cfr Meerbergen et Meuffels, *op. cit.*, pp. 65-68.

mille fois non ! — Fanatique, dis, c'est toi qui as déserté ton couvent, hein ? — Hélas !... mais je déteste ce faux pas, et, Dieu aidant, je ne reculerai pas devant le supplice ».

Au cours du dernier interrogatoire, les deux prémontrés de Middelbourg eurent surtout à s'expliquer sur l'Eucharistie. Le cruel Lummen parut lui-même sensible à la beauté et à la pureté de langage du fils de saint Norbert.

Leurs statues se rencontrent dans plusieurs abbayes de leur ordre, par exemple à Averbode et à Parc. A Sainte-Walburge d'Audenarde, une chapelle a été dédiée à saint Jacques et ses concitoyens attribuèrent à son intercession la préservation de leur ville, lors de la retraite de l'armée allemande en novembre 1918 ([35]).

L'année 1572. Massacres collectifs (suite). *La noyade d'Audenarde.*

La ville d'Audenarde fut surprise le dimanche 7 septembre 1572 par une troupe d'environ 400 Gueux que commandait Jacques Blommaert, originaire de cette ville, un des officiers de Guillaume d'Orange.

Ce fait militaire, les pillages, les cruautés et les assassinats auxquels il donna lieu nous sont connus par de bonnes sources. L'évêque de Gand, Corneille Jansenius, mis au courant de la mort tragique de plusieurs de ses prêtres à Audenarde chargea son archiprêtre d'aller enquêter sur ces événements. Le rapport de celui-ci doit dater de 1572, au plus tard de 1573 ([36]). Utilisé en 1864 par J. J. De Smet dans son étude intitulée : *Getrouw verhael der marteldood van de Heeren van Audenaerde ten tijde der beeldstormerij* (Gand), il fut publié intégralement par V. D. B. dans les *Analectes pour servir à l'histoire ecclésiastique de la Belgique*, t. VII, 1870, pp. 56-71, avec quelques documents annexes (pp. 71-77). L'abbé de Saint-Pierre à Gand, Ghislain Timmerman, fit connaître cette relation officielle à un soldat poète, Jacques Yetzweirts, de Bergues-Saint-Winnoc, qui, suivant le conseil du prélat, composa sur les victimes d'Audenarde un poème historique de 1800 vers intitulé *Aldenardias*. Il parut à Gand en 1573 ([37]). Enfin, à une date difficile à préciser, Jean-Désiré Waelckens, curé d'Edelare, près d'Audenarde, puis de Notre-Dame de Pamele, et membre de la Chambre de rhétorique d'Aude-

(35) Meerbergen et Meuffels, *op. cit.*, pp. 128-132.
(36) *Analectes pour servir...*, t. VII, 1870, pp. 53-54.
(37) Voir A. De Smet, dans *Analectes*, t. VIII, 1871, pp. 411-416. Il nous a été impossible de nous procurer ce poème, qui semble rare. Sans doute d'ailleurs ne doit-il pas être considéré comme source. Foppens dans sa *Bibliotheca Belgica*, t. I, Bruxelles, 1739, mentionne sous le nom de André Ketelius et sous celui de Jacques Yetzweirts deux œuvres, la première : *De Tragedia Aldernadensi* (p. 54), la seconde, *Aldenordias* (p. 544). Or, pour lui c'est la première qui a été dédiée à l'abbé de Saint-Pierre. Dans la *Flandria illustrata*, t. II, p. 156, La Haye, 1735, Sanderus nous apprend que « id argumentum Aldenardi aedi Jacobi Eytzwertii praefigitur, cui Elogium praefati Eytwertii ab eodem Ketellio adnectitur ».

narde, mit aussi en vers l'histoire des malheurs de cette ville en 1572. Son poème, intitulé *Klagt Schrift*, de 158 strophes de 8 vers, fut imprimé à Audenarde en 1836. L'auteur ne semble pas avoir vu lui-même grand'chose des événements qu'il rapporte, comme il ressort de ce passage :

Hoe wel dat ick meest alle saecken hoorde zonder te vlien
Veel seckerder is een welsiende oogh dan tsegghen van de lien.

Rien non plus dans son œuvre ne trahit une utilisation du rapport de Simons. Se basant comme lui sur des affirmations de témoins oculaires, on comprend qu'il rapporte souvent les mêmes détails. Son œuvre nous paraît cependant fort intéressante et trop négligée. Il insiste davantage sur le sort fait aux laïques, notamment au magistrat d'Audenarde, arrêtés comme les prêtres, mais qui échappèrent sans doute à la mort sanglante grâce à l'annonce subite de l'arrivée des soldats du duc d'Albe. Waelckens complète aussi sur divers points le récit de Simons et fournit notamment beaucoup de détails sur les monastères et couvents pillés par les Gueux à Audenarde et aux environs. Il précise avec soin les jours et même les heures. Nous allons retracer sommairement d'après ces sources le récit des faits qui se passèrent alors.

Trois jours avant l'arrivée des Gueux, des bruits sinistres se répandirent dans la ville sur la présence dans les faubourgs de personnages suspects. Aussi le magistrat prit-il des mesures en conséquence. Toute la nuit du 6 septembre au 7, environ trois cents soldats durent veiller aux portes de la cité. Le matin venu, ils rentrèrent chez eux et furent remplacés par une garde beaucoup moins importante. Les Gueux profitèrent de cette circonstance, ainsi que d'une solennité qui devait se célébrer à Pamele pour l'anniversaire de la dédicace de l'église de cet endroit. Vers huit heures du matin, trois ou quatre habitants, de connivence avec eux, se précipitèrent à une des portes de la ville, la *Baerpoort*, poussèrent le cri : *Orange ! Orange !*, et tirèrent des coups de feu qui blessèrent un des gardiens. Bientôt d'autres traîtres se joignirent à eux et introduisirent dans la place Blommaert et ses soldats. Les Gueux, non sans faire des victimes, se présentèrent au gouverneur de la ville, Josse de Courteville, fidèle à Dieu et au Roi, et qui occupait le château de Bourgogne. Celui-ci refusa énergiquement de se rendre et donna ordre à ses soldats de résister. Il fut gravement blessé puis jeté dans l'Escaut.

Dès leur entrée à Audenarde, les Gueux voulurent donner une première satisfaction à leur haine contre les prêtres. Ayant rencontré au cimetière de Sainte-Walburge Jacques d'Anvaing, prêtre vénérable de 59 ans, et un autre ecclésiastique, Guillaume 't Santele, chapelain de Sainte-Walburge, ils les accablèrent d'insultes, de malédictions et de coups. D'Anvaing fut grièvement blessé à la tête. Le len-

demain, les soldats de Blommaert entreprirent la recherche systématique des ecclésiastiques de la ville. Ils envahirent d'abord le couvent des Frères Mineurs, ordonnant qu'on leur livrât les personnes influentes qui s'y cachaient. Quelques prêtres en effet s'y étaient réfugiés. Les Gueux les trouvèrent à l'église. Ils emmenèrent avec eux les trois curés de la ville (38) : Paul van Coye, licencié en théologie, doyen en même temps que curé de la paroisse principale ; Pierre van den Hende, également licencié en théologie, et Jean Van Brakele, bachelier en la même science. A ces prêtres l'on joignit Jean Van Upstal (39), licencié en théologie et curé de Pamele, Jacques de Deckere et deux autres ecclésiastiques, déjà nommés plus haut, Guillaume 't Santele et Jacques d'Anvaing. Tous, ils allaient être condamnés à mort. Josse van den Bossche, bachelier en théologie, et Jacques Maucouvent, chapelain du seigneur de Pamele, également appréhendés, seront relâchés après quelques jours. Les Gueux maltraitèrent plusieurs Frères Mineurs, notamment Jean Mahusius, personnage fort cultivé à qui avait été offert l'évêché de Deventer. Les soldats conduisirent les ecclésiastiques arrêtés au château de Bourgogne où ils retrouvèrent plusieurs laïques considérables, notamment le bourgmestre de la ville, Erasme de Watripont. Le chiffre des détenus était de 17.

Leur prison ne comportait qu'une chambre, assez peu spacieuse, avec un seul lit. Les victimes des gueux s'y préparèrent à la mort. Le curé van Coye, plein d'entrain, excitait ses compagnons de captivité au courage. Le premier vendredi, comme on présentait de la viande aux captifs, tous refusèrent d'en prendre. Mais les Gueux redoutèrent bientôt l'influence croissante des ecclésiastiques sur les laïques emprisonnés avec eux ; aussi, après dix-huit jours, conduisirent-ils les prêtres et les religieux au château de Pamele. Le bourgmestre et les autres nobles personnages demeurés au château de Bourgogne n'en restèrent pas moins tenacement fidèles à leurs principes. Vainement les exhorta-t-on à reconnaître le prince d'Orange comme gouverneur à la place du duc d'Albe et à donner des ordres pour défendre Audenarde contre le capitaine espagnol. Les menaces des soldats n'obtinrent pas plus de succès auprès d'eux que les discours habiles des délégués de Gand, Guillaume d'Hembyse et autres.

La troupe de Blommaert profita naturellement de ces quelques semaines d'occupation d'Audenarde pour piller les églises, monas-

(38) Il y avait alors à Audenarde quatre paroisses ou « portions de Sainte-Walburge » mais l'une d'entre elles était vacante. D'après le rapport de Simons, Paul Van Coye ne fut pas arrêté dans l'église des Mineurs mais se livra lui-même, se croyant plus en sûreté au château de Bourgogne que dans sa maison.

(39) Arrêté non chez les Frères Mineurs mais dans une maison privée.

tères et couvents de la ville et des environs. Ils commencèrent par Sainte-Walburge qui avait déjà beaucoup souffert de la furie iconoclaste de 1566. De nouveau on y brisa les statues, on força les armoires et les coffres et l'on emporta un butin considérable, notamment trente-six calices. Pendant trente jours, le culte catholique ne pourra s'y célébrer. On y tiendra en revanche des prêches hérétiques. Après l'église principale de la ville, la soldatesque pilla de même le couvent des Sœurs Noires, la maison de Maegdendael, le cloître de Sion situé près du château de Bourgogne. Elle partit ensuite pour Renaix d'où elle rentra avec neuf ou dix camions chargés de butin. Vint ensuite le tour des abbayes d'Eenaeme et de Peteghem.

Le 4 octobre, les Gueux apprirent que l'armée du comte de Rœulx s'approchait de la ville. Il fallait donc régler sans tarder le sort des prisonniers. Vers sept heures du soir on ramena les ecclésiastiques du château de Pamele au château de Bourgogne et on les avertit de se préparer à la mort.

Paul van Coye fit encore preuve de plus de générosité et d'éloquence. Il exhorta ses compagnons à donner joyeusement leur vie pour le Christ. Il s'appliqua à réconforter Anvaing, plus déprimé, semblait-il, que les autres.

Bientôt se présenta le capitaine Rogghe chargé de l'exécution. Pierre Van den Hende, appelé le premier, dut passer au lavoir où il fut dépouillé de ses vêtements. Après lui avoir noué les genoux, les pieds et les mains on le précipita dans l'Escaut. Pendant sa captivité, le saint vieillard avait presque uniquement répété cette prière : « Fiat voluntas tua ».

Puis la lugubre cérémonie se répéta pour Paul van Coye, Jacques de Deckere et les autres prêtres condamnés à mort.

Malgré ses cinquante-neuf ans, les liens dont il avait été chargé, et son ignorance complète de la natation, Jacques d'Anvaing parvint à nager jusqu'à une distance de 160 pieds. De braves gens entendant ses appels, se portèrent à son secours, le tirèrent de l'eau et le séchèrent près d'un foyer. Il mourut le 2 février 1591 à l'abbaye de Maegdendael.

Un sort pareil attendait sans doute les laïques. Les Gueux leur volèrent d'abord tout l'argent qu'ils portaient sur eux. Puis ils déshabillèrent le bourgmestre et un de ses compagnons de captivité. Soudain, des gens vinrent annoncer que les ennemis entouraient déjà presque toute la ville et qu'ils s'apprêtaient à grimper aux remparts. Les assassins prirent alors la fuite. L'un d'eux en partant blessa grièvement Pierre Van den Beecken, riche bourgeois d'Audenarde et ancien échevin de cette ville.

L'archiprêtre Simons, à la relation duquel nous avons emprunté un bon nombre des détails rapportés ci-dessus, fit enterrer à Sainte-

Walburge les corps des trois curés de la ville. Van Upstal reçut la sépulture dans son église de Pamele ([40]).

L'année 1572. Massacres collectifs (suite). *Les tueries d'Alkmaar et de Ruremonde.*

Les mois de juin et de juillet 1572 furent encore marqués par deux tragédies sanglantes. La première se déroula à Alkmaar dans la Hollande du Nord. Nous la raconterons brièvement parce que, parmi les six franciscains de la réforme qui en furent les victimes, trois appartenaient par leur naissance à la Belgique. A Ruremonde, dépendant jusqu'en 1559 du diocèse de Liège, puis siège d'un évêché suffragant de Malines, périrent au moins 19 ecclésiastiques.

L'église et le couvent des Frères Mineurs d'Alkmaar avaient été saccagés en 1566. Orange plaça dans la ville en 1572 une garnison de Gueux. Malgré la protection promise aux franciscains par le magistrat, des soldats envahirent leur couvent, le 23 juin. Ils injurièrent les moines, les lièrent avec leurs cordes de religieux et les conduisirent au nombre de cinq à Enckuysen. Parmi eux, le gardien Daniel d'Arendonck, près de Turnhout, le Père Corneille Van der Straeten, de Diest, et le P. Louis Voets, d'Arquennes ([41]).

Un misérable prêtre apostat, Gérard de Berkenroye, prend alors la tête des opérations. Au gardien il montre une hostie, consacrée ou non, et le somme de lui dire si c'est là son Dieu. Daniel répond que oui, à condition toutefois qu'elle soit validement consacrée. « Cette confession publique, lui déclare alors le tyran, sera pour toi et les tiens la cause d'une mort publique ». Les religieux furent condamnés à mort comme traîtres à la patrie et confesseurs de la foi papiste. Ils passèrent la nuit dans la maison d'un hérétique et se confessèrent mutuellement. Le prieur les exhorta à se montrer virils. Le matin du 24, entre 5 et 6 heures, Berkenroye reparut. Il voulait charger le frère-lai, Adrien de Gouda, de l'exécution des autres religieux, mais essuya un refus énergique. Alors on emmena ce Frère dehors et il fut pendu à la potence. Puis ce fut le tour du gardien et des autres franciscains. A son dernier moment le Père Daniel répéta

(40) Dans son étude citée plus haut J. J. De Smet publie les portraits de P. van Coye, Jacques de Deckere, P. Van den Hende, J. Van Upstal et J. Van Brakele.

(41) Le P. H. Sedulius, dans son *Historia Seraphica*, p. 662, Anvers, 1613, donne à Voets ce lieu d'origine, sans spécifier davantage. Le P. Lampen, dans l'*Arch. francisc. historicum*, t. XVII, 1924, pp. 24-28, écrit : « *Oriundus ab Arquennes in Hasbania ex familia tamen, uti patronymio indicatur, flandrica* ». Il n'y a pas d'Arquennes en Hesbaye. P. Opmeer, *Martelaars-boek ofte historie der hollandsche Martelaren*, édit. 1625, en latin, Cologne, même année, parle lui d'Arquennes « uit Walsch Brabant ». Mais à Archennes, en Brabant, on n'a conservé aucun souvenir de ce bon franciscain. Nous supposons qu'il s'agit d'Arquennes, arr. Charleroi, où d'ailleurs Voets paraît tout aussi inconnu.

par trois fois le psaume « In te Domine speravi » jusqu'à « in manus tuas ».

Nous ne connaissons ces faits qu'indirectement. Estius — l'auteur mentionné au paragraphe précédent — apprit l'arrestation par les franciscains de Gorcum chez lesquels arriva le 23 juin un religieux d'Alkmaar échappé de son couvent. Le P. Florent Van Oyen, provincial en 1572 de la Germanie inférieure, recueillit l'histoire complète de la bouche de témoins oculaires et la transmit à Rome en 1581. Un de ses successeurs, Henri Sedulius († 1621) se servit pour son *Historia seraphica* de divers rapports, notamment de celui de Pierre Opmeer, qui lui aussi tenait ses renseignements de témoins directs ([42]).

Van Oyen considérait le gardien d'Alkmaar comme un saint et savant religieux. Avant de devenir supérieur de divers couvents et finalement d'Alkmaar, il avait enseigné avec succès la théologie aux jeunes religieux de son ordre à Louvain. Le Frère Corneille de Diest dirigeait les Pauvres Claires à Alkmaar. En communauté on louait ses vertus et particulièrement sa charité fraternelle. Il passait pour le meilleur prédicateur du couvent. Prédicateur de talent aussi, Louis Voets était le plus jeune prêtre du couvent.

Le procès de canonisation des six martyrs d'Alkmaar s'est terminé en première instance, le 26 novembre 1928.

Tandis que La Brielle, Gorcum et Audenarde furent prises par des lieutenants d'Orange, celui-ci s'empara lui-même de Ruremonde.

Ayant recruté en Allemagne une forte armée, il passa le Rhin à Duysbourg le 8 juillet et, le 21, entreprit le siège de Ruremonde. Défendue par une garnison insignifiante, cachant dans son sein un bon nombre de gens prêts à la livrer à l'ennemi, cette place ne put résister longtemps. Une fois les portes forcées, le pillage et la tuerie commencèrent.

Les événements de cette terrible journée du 23 juillet se reconstituent beaucoup plus difficilement que pour Gorcum, Audenarde et Alkmaar. Les faits les mieux connus sont ceux qui se passèrent chez les chartreux. En 1608, en effet, le chartreux Havensius, prieur de Gand, publia une *Historica relatio duodecim martyrum Cartusianorum*, pour laquelle il se servit principalement de données plus anciennes, quoique sommaires et vagues, imprimées en 1574 par son confrère Surius, et d'un écrit composé en 1579 par un religieux de

(42) Voir H. Lampen, *De Martelaren van Alkmaar en hun tijd*, Alkmaar, s.d. (1922) ; *De martyribus Alcmariensibus, P. Daniel ab Arendonck et sociis O.F.M.*, dans *Arch. francisc. Histor.*, t. XVI, 1923, pp. 453-468 et t. XVII, 1924, pp. 22-25 ; *Diest en de Minderbroeders*, tiré à part de la *Neerlandica seraphica* (revue mensuelle des Frères Mineurs hollandais), 9e année, pp. 431-436 (dans ce dernier article ne se trouve malheureusement aucune référence). Voir aussi J. Goyens, *Nos martyrs d'Alkmaar*, Malines, 1927.

la chartreuse de Ruremonde, Jean Voeren, échappé au massacre. De plus le continuateur de Wynckius, Henri a Myrica, ainsi que deux autres auteurs, utilisèrent une lettre écrite sur les événements de 1572 par un inconnu de Ruremonde à un inconnu de Louvain et que l'évêque de Ruremonde, Lindanus, copia ou fit copier et envoya à Bois-le-Duc.

Pour les Frères Mineurs de Ruremonde, les chanoines de S. Augustin et les autres ecclésiastiques mis à mort en cette ville, les sources sont moins explicites et se contredisent à plus d'une reprise ([43]).

Sur le conseil répété du magistrat de la ville, l'évêque Lindanus avait quitté Ruremonde. N'ayant pas encore de palais, il jouissait de l'hospitalité des chanoines de Saint-Augustin. Les soldats d'Orange commencèrent leurs exploits en saccageant et en faisant transporter de-ci de-là dans des charrettes la riche bibliothèque de l'évêque. Ensuite ils blessèrent grièvement le prieur des Augustins ; ils tuèrent au moins un chanoine âgé, Arnold Van Zomeren, auquel les habitants recouraient volontiers pour ses connaissances médicales et son dévouement et qui venait de verser cent dalers aux pillards pour obtenir la vie sauve ; ensuite un autre chanoine, Jean Van Gangelt, et un frère-lai, Léonard Leetgens.

Les assassins se rendirent ensuite à la chartreuse où se passèrent les scènes les plus cruelles et les plus répugnantes.

En entrant, ils blessèrent le portier, « le père des pauvres », et le portèrent près d'un puits où ils l'achevèrent, l'émasculèrent et lui ouvrirent le ventre des deux côtés ([44]). Dans le chœur de l'église se trouvaient réunis des religieux en prières. Ils se jettent sur eux, les blessent, les massacrent, réunissent les cadavres deux par deux, puis avec de grands glaives (schlagzweerden) les coupent en deux, comme dans une boucherie, en criant : « Nous vous apprendrons à porter ainsi les coules monastiques ». Ils ont réservé le père procureur, Guillaume Willem, pour des supplices plus raffinés et plus longs. Ils le dépouillent de ses vêtements, lui tracent avec un fer aigu une croix sur le sommet de la tête, lui découpent une couronne dont ils arrachent la peau, lui font une entaille de la main gauche à la main droite en passant par les deux bras et la poitrine, et impriment sur celle-ci une longue croix. Alors s'organise une procession grotesque. Guillaume avait été revêtu d'une chappe ; des Gueux, de leur côté, portaient, qui une tunique, qui une aube, qui une chasuble. Ils chantaient, le missel ouvert, Dieu sait quels blasphèmes, en intercalant des *Kyrie Eleison*. Une croix précédait le cortège. Au saint homme n'étaient épargnés ni les coups, ni les blessures, ni les injures. Il

(43) Sur la critique des sources nous avons suivi l'excellente étude de M. P. G. Hesse, O.F.M., *De martelaren van Roermond,* dans la collection *Limburg,* t. XXVI, 12.

(44) La *Relatio* de Havensius ajoute ici des détails intraduisibles.

s'affaissa sur la place. Alors un de ces furieux le transperça de son glaive. Comme il respirait encore, on le pendit devant la porte du couvent des Frères Mineurs.

Aux 9 prêtres ou diacres et 3 frères lais de l'Ordre des chartreux immolés dans les circonstances que nous venons de dire, il faut encore ajouter le secrétaire de l'évêque, Paul Van Walwyck. Lui aussi s'était réfugié dans le chœur de l'église des chartreux. Emmené au verger, il est dépouillé de ses vêtements, couvert de blessures, notamment à la tête, et enfin décapité à la hache. Chez les Frères-Mineurs les gueux firent au moins une victime, le P. Renier a Lintris, mais il semble que d'autres religieux moururent à la suite des blessures reçues. Enfin, deux chapelains, Barthélemy de Venraai et Godefroid Van Stralen, périrent aussi en cette hécatombe.

Beaucoup d'autres ecclésiastiques furent malmenés en cette journée mais échappèrent à la mort, notamment 16 chartreux et le doyen de la cathédrale, Thierry Haen. Le prieur des croisiers, Christophe Besel, enchaîné, dut prendre place, comme un chien, sous une petite charrette et on lui jeta par pitié quelques morceaux de pain. Une rançon payée pour lui le rendit à la liberté. Ce fut le cas de plusieurs autres.

Jean Van Halen, directeur du monastère des chanoinesses régulières de Saint-Augustin, échappa au dernier supplice d'une façon assez originale. Des Gascons de l'armée voulaient le tuer. Mais alors arriva un Allemand, auquel le prêtre ouvrit la porte et aux pieds duquel il se jeta. Ému le soldat l'invita à échanger son costume militaire avec le sien. Puis vêtu de l'habit monastique, et passant par les rues, comme pour faire tourner le froc en dérision, il conduisit Van Halen, qui le suivait à une certaine distance, jusqu'à la porte de la ville.

Prêtres condamnés à mort dans des villes à régime calviniste.

Les cas rapportés dans ce paragraphe diffèrent totalement des autres. Il ne s'agit pas d'ecclésiastiques tués de façon irrégulière par des Gueux qui envahissent des presbytères, qui assassinent des religieux rencontrés sur les grand'routes, qui se livrent à des massacres collectifs. Ici la condamnation est prononcée par un tribunal, après une instruction plus ou moins régulière de la cause.

Hembyze et Ryhove, ayant établi leur régime dictatorial à Gand, entreprirent la conquête des villes de Flandre, afin de leur imposer un conseil des XVIII ou une administration du même genre, composée surtout de bourgeois favorables aux calvinistes. Bruges fut ainsi occupée le 20 mars 1578 et, après des scènes de pillage, les prêtres, les religieux, le culte y souffrirent de multiples mesures vexatoires.

Au début de mai 1578, deux franciscains de Bruges apostasièrent et se réfugièrent chez Ferdinand Leys, *ancien* du consistoire calviniste. Bientôt ils accusaient leurs anciens confrères de violation de leurs vœux et de sodomie. Le magistrat de Bruges fit investir le couvent et informa l'archiduc Mathias, le prince d'Orange et les États généraux de la mesure prise. Sur onze accusés, six, réputés les plus coupables, furent enfermés au *Steen*. Guillaume d'Orange envoya, pour présider le tribunal de l'échevinage, deux conseillers de Flandre. L'official de la cour ecclésiastique, deux chanoines de Saint-Donatien, le provincial des Frères-Mineurs et le gardien de Bruges furent invités à assister au procès. A la place du provincial, le général délégua un professeur du couvent d'Ath. Les conseillers de Flandre recoururent aussi à deux jurisconsultes choisis par eux. L'instruction dura une quinzaine de jours. Les prévenus nièrent catégoriquement les crimes qui leur étaient reprochés. Le délégué du général réclama alors les prisonniers comme sujets de l'Ordre, avec promesse de les juger et de les punir s'il les trouvait coupables. Cette demande ayant été rejetée, les accusés furent soumis à la question. D'après le verdict, trois prêtres du couvent : François de Vonghenaere, François Maertens et Martin Revelaere furent brûlés vifs, le 26 juillet, malgré le refus formel du délégué du général de les livrer au bras séculier. Jacques Speelman, Jean Fabri et Jacques Preemhout, d'abord battus de verges, furent chassés de la ville. Le 1er août le magistrat bannissait neuf autres Frères.

Cependant, dès le milieu de mai, les Gantois étaient au courant de l'arrestation des franciscains de Bruges. Cette nouvelle mit le comble à la fureur des soldats casernés depuis quelque temps chez les Frères Mineurs et les Dominicains de Gand. Ils se livrèrent à toutes sortes d'excès. Accusés d'un crime semblable à celui des religieux de Bruges, des Franciscains et des Augustins furent également soumis à la torture. Malheureusement là aussi un apostat, Hans Van Hove, Frère Mineur, vint accuser ses confrères. Parmi les Augustins incriminés, se trouvait un jeune religieux d'environ 20 ans, Claeys Daneels, neveu et filleul d'Hembyze. Celui-ci vint le visiter dans sa prison, s'apitoya sur son sort et lui promit la vie sauve s'il avouait. Finalement le jeune religieux céda. Peu après, le 28 juin 1578, au Marché du Vendredi, trois Frères Mineurs : Vincent Isaac, Vincent Holflate et Ghislain Boeye, et deux Augustins, Josse Van Dickele et Claeys Daneels, périssaient sur le bûcher. Trois autres des religieux accusés furent, comme à Bruges, flagellés et bannis. Les Gueux avaient refusé de donner aux prévenus des confesseurs de leur Ordre. Ils permirent cependant à un carme, le P. De Potter, de pénétrer dans leur prison. Après les avoir confessés, ce religieux fit venir comme témoins deux autres Pères qui l'avaient accompagné et, en présence d'un greffier, il demanda aux condamnés s'ils

se reconnaissaient coupables du crime dont on les accusait. En appelant à Dieu, le juge des vivants et des morts, ils protestèrent qu'ils n'avaient même jamais pensé à un tel forfait. Ils imploraient le pardon de leurs confrères pour la honte qui rejaillissait sur l'ordre par le fait de leurs faux aveux, provoqués par des promesses de liberté. Ils déclaraient enfin donner volontiers leur vie, malgré leur innocence, pour expier leurs péchés et par amour pour Dieu.

La chronique de Jan Van de Vivere raconte qu'un ministre protestant, qui accompagnait les condamnés au bûcher, proclama ouvertement cette innocence en présence des assistants.

La cause des franciscains de Bruges se présente, sous certains rapports, dans des conditions plus favorables que celle des condamnés de Gand. Ils n'avouèrent que sous le coup de la torture, et rétractèrent ensuite leurs aveux. Il faut savoir que ces religieux, et en particulier le fameux *Broeder Cornelis*, n'avaient cessé de dénoncer la fausseté du calvinisme et d'exhorter leurs concitoyens à rester fidèles à l'ancienne foi. Aussi comprend-on la haine que leur portaient les sectaires.

Personne ne considérera comme prouvée la culpabilité des franciscains de Bruges. Diverses circonstances rendent au moins très suspecte la procédure et très invraisemblable la justice de la sentence : accusation portée par deux apostats réfugiés chez un *ancien* du consistoire ; tribunal composé d'ennemis des catholiques ou des franciscains ou d'hommes de confiance d'Orange, et dans lequel les ecclésiastiques ne pouvaient qu'assister aux débats. Ajoutez les protestations soulevées par le verdict des juges de la part de franciscains en renom de vertu et de science ; la rentrée à Bruges du dernier gardien et l'établissement d'une nouvelle résidence à la place de l'ancienne, dès que la ville fut réconciliée avec le roi d'Espagne ; enfin l'auréole du martyre que les annales des Frères Mineurs accordent aux trois religieux exécutés le 26 juillet 1578.

Pour le procès de Gand, on s'étonnera d'abord de sa coïncidence avec celui de Bruges, de l'imprécision et des contradictions des témoignages, de la hâte avec laquelle fut conduit l'examen de la cause ([45]).

La ville d'Anvers fut mise en effervescence, le 18 mars 1582, par un attentat contre le prince d'Orange. Le coupable, Jauregui, domestique d'un marchand espagnol, Anastro, fut lynché par la foule. Or le Père dominicain, Antoine Temmerman, chapelain de la nation espagnole, avait célébré la messe à diverses reprises dans la maison d'Anastro et confessé Jauregui, deux jours avant l'attentat. Rendu

(45) Sur tout ceci voir A. C. De Schrevel, *Hist. du séminaire de Bruges*, t. I, 1re partie, pp. 329-345, Bruges, 1895 ; A. Van Puymbrouck, *Eenige bladzijden uit de geschiedenis van het voormalig Franciskanerklooster te Gent*, pp. 157-178. Gand, (1888).

moralement responsable de celui-ci, le malheureux dominicain fut étranglé et écartelé. Le dossier original du procès de Jauregui se conserve aux Archives communales d'Anvers. Un confrère du P. Temmerman l'a étudié minutieusement en 1933 ([46]). Pour lui, les dépositions des témoins ont été falsifiées par Philippe de Marnix et Pierre Loiseleur de Villiers, calvinistes et amis d'Orange. Sans entraîner la pleine conviction, la démonstration entreprise par le P. De Meyer semble sérieuse. En tout cas, il ne sera plus possible d'accepter les yeux fermés, comme l'a fait Gachard ([47]), les affirmations du *Bref recueil*, pamphlet composé par les deux personnages susnommés d'après les pièces du procès. Temmerman fut probablement condamné pour n'avoir pas dévoilé le secret du complot que Jauregui lui avait *peut-être* confié.

Prêtres tués à Malines, Alost et dans quelques autres villes, surtout à l'occasion de la conquête de celles-ci par les gueux.

Une des victimes les plus remarquables des guerres religieuses est sans aucun doute le carme Pierre Wolf, tué à Malines en avril 1580.

Né à Goidsenhoven en Brabant, Pierre faisait ses études à Louvain quand, à l'été de 1542, Martin Van Rossem, maréchal de Gueldre, vint assiéger la ville au nom de son prince, Guillaume de Juliers, en guerre avec Charles-Quint. Comprenant que la faible garnison n'était pas à même de résister à cette attaque, trois étudiants, Damien Goes, Severin Feyta et Pierre Wolf, groupèrent leurs condisciples qui, sous leur conduite, déployèrent tant de courage que Van Rossem dut lever le siège. Le président du magistrat ou bourgmestre répondit aux félicitations de Marie de Hongrie en renvoyant aux étudiants de l'*Alma Mater* la gloire d'avoir sauvé Louvain.

Wolf (Lupus) semblait fait pour porter les armes. Or il entra chez les carmes de Malines. Mais toute sa vie il restera batailleur.

En 1563, l'archevêque de Malines, Granvelle, lui retira l'autorisation de prêcher à cause d'excès de langage qu'il lui reprochait, et peut-être aussi à raison de certaines opinions théologiques. En dépit de ses instances, Lupus ne parvint pas à faire lever ce veto. Lui permettre de remonter en chaire, c'eût été, à en croire le vicaire général, Morillon, « mettre le glaive ez mains d'ung furieux ». Mais, en septembre 1566, à l'occasion des troubles iconoclastes, notre prédicateur reparaît, et sans autorisation du cardinal, prêche dans la cathédrale même de celui-ci à Malines. Il semble hésiter d'abord sur la méthode à suivre vis-à-vis des calvinistes. A en croire son ennemi, Morillon, il aurait même blâmé en chaire le pèlerinage de Notre-Dame d'Hanswijck. Quoi qu'il en soit, bientôt on le voit faire mer-

(46) A. De Meyer, *Le procès de l'attentat commis contre Guillaume le Taciturne, prince d'Orange (18 mars 1582)*, Bruxelles, 1933.
(47) *Bull. Acad. royale de Belgique*, 2e série, t. III, 1857, pp. 362-384.

veille contre les hérétiques, attitude dont il ne se départira jamais dans la suite. Il ne reconquiert d'ailleurs pas pour autant la faveur de l'entourage de Granvelle et, une fois encore, Malines lui retirera sa juridiction pour une incartade.

En 1567, Lupus prend la licence en théologie à Louvain et, en 1569, le doctorat. Pieux, zélé pour la cause catholique, prédicateur éloquent, il se distingua aussi dans le gouvernement de son ordre. Pendant dix-huit ans il occupa les fonctions de prieur à Malines ; il fut visiteur et commissaire de la province d'Allemagne inférieure et enfin provincial des carmes aux Pays-Bas.

A ces diverses activités il joignit encore la diplomatie. En 1579, il convainc les autorités et le peuple malinois, dont il semble pour ainsi dire l'augure, de se rendre aux Espagnols. Il va traiter lui-même à Louvain avec le baron de Licques, gouverneur de cette ville, les conditions de la soumission. A diverses reprises, le conseil urbain le délègue chez Farnèse.

Cependant la restauration espagnole de Malines ne dura que quelques mois. Le gouverneur militaire de Bruxelles, Olivier Van den Tympel, calviniste convaincu, quoique, dit-on, relativement modéré, avait formé le projet de s'emparer des villes voisines pour les arracher aux Espagnols ou aux Malcontents. Le 9 avril 1580, Malines tombait aux mains d'Olivier et de John Norritz. Les troupes se livrèrent alors à des excès abominables auxquels on a donné le nom de *Furie Anglaise,* à cause du grand nombre d'Anglais qui y prirent part. Alors mourut Lupus. Voici dans quelles circonstances. Dans ses sermons au peuple, pour confirmer celui-ci dans la foi catholique, le célèbre prédicateur s'était déclaré prêt à mourir pour elle. Les historiens ajoutent d'ordinaire que, tout espoir de sauver la ville étant perdu, comme il fuyait avec le gouverneur, Rossignol, un habitant lui demanda ironiquement si c'était là mourir pour ses concitoyens. Piqué au vif, Lupus fit volte-face, se porta à la grand'place où la lutte continuait à faire rage et succomba héroïquement. Quelque 80 citoyens périrent avec lui. Seul un point de ce récit semble douteux : que Lupus ait voulu mettre sa vie en sûreté. En effet une relation inédite, conservée à l'archevêché de Malines, et écrite par un Père du couvent, Jean Mericanus, affirme que, malgré ses propres instances et celles de ses confrères, Pierre refusa toujours de fuir. Quoi qu'il en soit, l'ancien défenseur de Louvain, le grand lutteur du catholicisme à Malines, trouva une mort digne de sa vie ([48]).

(48) La meilleure notice sur ce curieux personnage est celle de H. Van der Linden, dans la *Biographie Nationale,* t. XII, col. 576-581. A ajouter *Nederlandsch Archief voor Kerkgeschiedenis,* N. S., t. IV, 1907, pp. 190-191 (préface d'un pamphlet contre Wolf) ; *Acta capitulorum generalium ordinis B.M.V. de Monte Carmelo,* édit. G. Wessels, t. I, pp. 447, 488, 524, Rome, 1914 ; Daniel a Virgine Maria, *Speculum Carmelitarum,* t. II, n° 3541, Anvers, 1680 ; Sanderus, *Chronographia sacra Brabantiae,* t. II, pp. 232-234, La Haye, 1727.

Le même jour, 9 avril 1580, un confrère du Père Lupus, le Père Gérard Dehout, ancien sous-prieur, que ses infirmités retenaient au lit, fut tué dans sa cellule. Au couvent des Frères Mineurs de Malines, les soldats de Bruxelles arrêtèrent le P. Rodolphe Delphius qui mourut bientôt en prison à la suite des mauvais traitements qu'on lui infligea. Le P. Martin Suetens, jubilaire, mené dans une maison près de la Grand'place, y fut pendu ([49]).

En 1582, les troupes de Van den Tympel s'emparèrent également d'Alost. Nous avons conservé leur bulletin de victoire. Ils se vantent d'avoir tué environ 200 ennemis et ajoutent : « Item daer werden ghetalt seventien Papen, lighende bij de hooftkercke ». Parmi ces 17 ecclésiastiques mis à mort se trouvaient certainement trois bénédictins d'Afflighem, les Pères Pierre Breecpot, Jean De Kempenaere et Henri Schorenbrodt ([50]).

Pour terminer la liste impressionnante des ecclésiastiques, victimes principalement des Gueux, telle que nous avons pu la reconstituer, il ne nous reste plus qu'à ajouter : d'abord trois cisterciens : Dom Gauthoy, directeur des religieuses de Salzinne (vers 1570) ([51]) ; Corneille Poldermans, d'Anvers, d'abord cellérier du monastère Saint-Sauveur de cette ville, puis prieur de Zierickzee (14 février 1578) ([52]) ; et le 37e abbé du Val-Saint-Lambert, Dom Renier Rahier (27 avril 1577) ([53]). Ensuite deux carmes d'Ypres : un diacre nommé Basile (1572) et un prédicateur réputé, Henri Turch, arrêté et torturé deux fois, puis mis à mort à Nieuport (1578) ([54]) ; enfin 11 franciscains, dont trois tués en divers endroits, en 1575, cinq à Diest, en 1578, et la même année, un massacré à Dixmude et un mort en prison à Gand, à la suite des tortures auxquelles il avait été soumis. Puis, Thomas de Beeringen, de Tirlemont, qu'une bande de Gueux, en 1581, jeta dans un puits où il mourut. Un Ecossais de noble origine, Jean Gray, avait fui son pays pour échapper aux persécutions religieuses. D'abord chanoine d'Anderlecht, puis entré chez les Frères Mineurs de Bruxelles, il y fut tué le 15 juin 1579, à l'âge de 70 ans, au cours d'un de ces pillages de couvents organisés par les soldats de Van den Tympel ([55]).

---

(49) R. Valerius, *Chronyke van Mechelen*, p. 181, Malines, 1788 ; Sanderus, *op. cit.*, t. I, p. 171.

(50) F. De Potter et J. Broeckaert, *Geschiedenis der Stadt Aelst*, t. IV, p. 83, Gand, 1876 ; Dom Bernard, *Geschiedenis der benedictijner abdij van Afflighem*, pp. 224-225, Gand, 1890.

(51) Tué par des soldats rebelles descendus de Bruxelles qui envahirent le couvent. Canivez, *L'ordre cistercien en Belgique*, p. 323.

(52) Sanderus, *Chronographia sacra Brabantiae*, t. I, pp. 522 et 528.

(53) Canivez, *op. cit.*, p. 145.

(54) Daniel a Virgine Maria, *Speculum Carmelitarum* et André de Sainte-Marie, *L'ordre de Notre-Dame du Mont-Carmel*, pp. 71 suiv., Bruges, 1910.

(55) A. Van Loo, *De levens van heylige van Nederlant*, t. II, p. 484 ; Wadding, *op. cit.*, t. XXI, p. 162 ; V. Bets, *Hist. de la ville et des institutions de Tirlemont*, t. I, p. 141, Louvain, 1860 ; Ph. Naessen, *Franciskaansch*

Ainsi environ 125 prêtres mis à mort ([56]), le plus souvent, au milieu de traitements des plus barbares : voilà le martyrologe ecclésiastique belge pour vingt années. 1572 et 1578 virent les scènes les plus tragiques et de loin les plus meurtrières : 41 victimes en 1572 et 18 en 1578. Pour les années 1574 et 1583-1586, nous n'en avons trouvé aucune.

Le clergé séculier paya largement sa part, puisqu'il perdit 47 curés, vicaires et chapelains. Parmi les religieux, les franciscains marchent en tête de cette glorieuse phalange avec 33 Pères et Frères. On compte pour les autres ordres : 12 chartreux, 8 prémontrés, 5 cisterciens, 5 chanoines de Saint-Augustin, 4 carmes, 4 bénédictins, 2 ermites de Saint-Augustin et 1 dominicain. Il ne faut pas s'étonner de rencontrer fort peu de Wallons parmi les ecclésiastiques qui versèrent alors leur sang. Si le calvinisme se répandit aussi dans les régions du Hainaut par exemple, il ne put y dominer comme dans le Nord. Aucune ville n'y eut à subir une administration calviniste. Les armées se battaient surtout pour la possession des places flamandes comme Anvers, Gand, Bruges, etc.

Jusqu'ici, pensons-nous, la liste des ecclésiastiques mis à mort par les Gueux n'avait jamais été dressée comme nous venons de le faire. Sauf quelques rares exceptions, ces prêtres, ces religieux, dont la plupart versèrent leur sang de façon héroïque, sont complètement ou à peu près complètement oubliés aussi bien dans la région à laquelle ils appartenaient par la naissance que dans celle où s'accomplit leur sacrifice. Nous ne contestons nullement que, parmi les luthériens, les anabaptistes, les calvinistes exécutés dans le courant du XVIe siècle, il ne se trouve des hommes et des femmes de bonne foi, des convaincus, et que le récit de leur attitude devant le supplice ne suscite souvent l'admiration du lecteur. Mais il faut bien avouer qu'ils jouissent chez leurs coreligionnaires d'une vénération bien supérieure à celle que nous réservons au plus grand nombre de nos martyrs catholiques du XVIe siècle. Cette constatation ne manque pas de piquant pour qui se rappelle les doctrines des catholiques et des protestants sur le culte des saints.

Il n'a été question ici que des prêtres. Leurs meurtres se situent à peu près tous entre 1567 et 1582, dans une période de quinze années.

Puisse ce modeste travail faire un peu mieux connaître et aimer ces prêtres et ces religieux qui mirent tant de ténacité et d'amour à défendre notre foi et le patrimoine religieux de la Belgique catholique !

E. DE MOREAU, S. I.

Vlaanderen, of levensschetsen van al de Paters minderbroeders, recolletten, Malines, 1896.

(56) Notre liste doit être à peu près complète. Cependant nous sommes encore sur la trace de quelques victimes pour lesquelles nos renseignements restent incomplets.